





15

LETTRE  
DE LA DUCHESSE  
DE LA VALLIERE  
A LOUIS XIV,  
PRÉCÉDÉ D'UN ABRÉGÉ DE SA VIE.

Par M. BLIN DE SAINMORE.

Quid delubra juvant ?

Quid vota furentem,  
Virg. Enéid. Lib. 14.



A LIEGE,  
Chez D. DE BOUBERS, Imprimeur-Libraire.

M. DCC. LXXIII.

LETTRE

DE LA DUCHESSE

DE BARRAUTE

A LOUIS XIV.

PAROISSE DE BARRAUTE DE SA VIE

ET DE SA MORT DE BARRAUTE

Par M. de Barraute  
Vingt-cinq pages  
M. D. C. C. X. V. I.



Paris chez M. de la Motte le Vayer  
M. D. C. C. X. V. I.

M. D. C. C. X. V. I.

---



---

## AVERTISSEMENT.

**Q**uelques Personnes prétendent que le goût des Héroïdes est passé, comme si un genre susceptible du plus grand intérêt & propre à développer les situations les plus terribles & les plus pathétiques, les passions les plus fougueuses & les plus touchantes, pouvoit-être soumis aux caprices d'une mode passagere. Tout Ouvrage écrit avec pureté, avec élégance, & surtout avec chaleur, doit-être sûr, de quelque'espece qu'il soit, de plaire aux

6 A V E R T I S S E M E N T .

gens de goût , & d'intéresser les ames sensibles. L'accueil que le Public a bien voulu faire à mes foibles essais dans ce genre , me confirme encore dans mon opinion. Mais qui peut mieux exciter la curiosité qu'une Épître à la tête de laquelle se trouve le nom de la Valliere , c'est-à-dire , le nom d'une des femmes les plus tendres qui ayent jamais existé? Si l'on en croit les Mémoires de Mademoiselle de Montpensier , cette Héroïne infortunée , avant de faire profession , adressa effectivement à LOUIS XIV une Lettre

A V E R T I S S E M E N T. 7

qu'elle dicta au Comte de Lausun. Ici, l'on suppose qu'elle écrit elle-même à son auguste Amant le lendemain qu'elle a quitté la Cour, & qu'elle est entrée aux Carmelites. Jamais personnage ne fut plus intéressant ni situation plus déchirante. Qu'on se figure la douleur de cette Amante passionnée, qui tout-à-coup se voit abandonnée de tout ce qui lui est cher, & qui s'arrache à la pompe de la Cour la plus brillante pour aller s'ensevelir dans la retraite la plus rigoureuse; qu'on se représente cette triste victime de l'Amour prosternée au

8 AVERTISSEMENT.

*piéd des Autels , pleurant avec amertume des erreurs involontaires , luttant sans cesse avec effort contre un penchant qui la maîtrise , & se dévouant aux austérités les plus effrayantes , & l'on conviendra que ce sujet étoit un des plus heureux qu'on pût rencontrer ; peu du moins offrent davantage ces combats du cœur , ces agitations tumultueuses d'une ame , tantôt entraînée par l'attrait d'une passion séduisante , & tantôt effrayée par la voix d'une religion qui nous arrache à nos foiblesses. Il falloit sans doute une*

AVERTISSEMENT. 9

*main plus habile pour y répandre ces images sensibles & vraies , ces tours nombreux & flatteurs , cette mélancolie douce & touchante qui donne des charmes même à la tristesse. Quoiqu'il en soit , je mets le tableau sous les yeux du Public ; c'est à lui à juger de l'exécution.*

*Dans la vie abrégée que je joins à cette Lettre , j'ai rassemblé les principaux traits qui caractérisent à la fois , l'Héroïne que j'ai choisie , la Cour où elle a vécu & le Monarque qu'elle aima avec tant de constance & de désintéressement.*

A VERTUS D'EMERIT

main plus habile pour y répondre ces  
images sensibles & vaines, ces tours  
rompans & fatigans, cette melange  
de la haue & de l'haue qui donne des  
chances égales à la tristesse. Quand il  
se fait, je mets le tableau sous les  
yeux de l'Public & est à lui à juger de  
l'exactitude.

Dans la vie abrégée que je joins  
à cette Lettre, j'ai rassemblé les  
principaux traits qui caractérisent à  
la fois, l'Histoire que j'ai choisie,  
la Cour où elle a vécu & le Monarque  
qu'elle aime avec tant de confiance  
& de défiance.

\*





ABRÉGÉ  
DE LA VIE DE LA DUCHESSE  
*DE LA VALIERE.*

**L**OUIS XIV a joué un rôle si éblouissant dans l'Europe, qu'il imprime même encore aujourd'hui un caractère de grandeur sur-tout ce qui a rapport à son regne. Tandis que ce Monarque résistoit seul aux efforts de tous les Souverains conjurés contre lui, que par des victoires accumulées il reculoit les limites de son Empire, & que l'univers retentissoit du bruit de ses conquêtes & de sa gloire, sa Cour ornée de la plus brillante Jeunesse, réunissoit tout ce que les talens, les graces & la magnificence peuvent avoir de plus flatteur & de plus éclatant. Les plus rares Beautés se dis-

putoient le cœur des Courtisans les mieux faits & les plus galants. La nature ne parut s'être reposée si longtemps, que pour faire du siècle de Louis XIV l'époque la plus glorieuse de la Monarchie Française. Ce Prince doué de la figure la plus imposante & de la taille la plus avantageuse, ne fut point insensible au milieu de tant de séductions. Marie de Mancini, \* niece du Cardinal de Mazarin, lui fit éprouver les premières impressions de l'amour. Il conçut même le dessein de l'épouser : mais le Cardinal qui prévoyoit beaucoup d'obstacles à cette union, n'osa jamais y consentir. Il maria sa niece au Connetable Colonne. De toutes les passions que ressentit ce Monarque, la plus flatteuse pour lui & la moins onéreuse à l'État, fut celle que lui inspira Mademoiselle de la Valliere, dont le désintéressement sincere & la tendresse excessive doivent lui faire à jamais pardonner ses foiblesses.

\* Marie-Françoise le Blanc de la Baume, Duchesse de

\* Ce fut elle qui en quittant le Roi pour aller en Italie, lui dit : *Vous êtes Roi, vous m'aimez, vous pleurez, & je pars.*

la Valliere, étoit née le 6 Août 1644, dans la Province de Touraine, où sa famille tenoit depuis longtemps un rang distingué. On ne fait pas précisément quel âge elle avoit lorsqu'elle vint à la Cour, ni de quelle maniere elle y fut introduite : on fait seulement qu'elle étoit Fille d'honneur de Madame, \* & qu'elle avoit à-peu-près dix-huit ans, lorsqu'elle conçut pour Louis XIV une passion que ce Monarque eût toujours ignorée, si en plaisantant un jour, le Duc de Roquelaure ne l'en eût instruit. Depuis ce moment, le Roi remarqua la Valliere avec complaisance, chercha avec empressement les occasions de l'entretenir ; & pour la voir plus souvent, il rendit de fréquentes visites à Madame. Cette Princesse, depuis son mariage avec Monsieur, avoit introduit à la Cour de Louis XIV, une émulation d'esprit, une politesse & des graces dont on n'avoit point encore eu d'idée. Le Louvre devint le centre du goût, de la galanterie & de la décence. Tou-

\* Henriette-Anne Stuart, sœur de Charles II, Roi d'Angleterre, & premiere femme du Duc d'Orleans, frere unique du Roi, mourut à Saint-Cloud le 2 Juin 1670, âgée de vingt-six ans.

tes les autres Cours de l'Europe s'efforçoient de se modeler sur celle de France. Les jours n'étoient qu'un enchaînement de fêtes & de spectacles. On fait que dans ces sortes de plaisirs, jamais Prince ne porta plus loin la pompe & la magnificence. La Valliere fut deux ans l'objet caché de toutes ces fêtes. Un jeune Valet de Chambre du Roi nommé Belloc, dit M. de Voltaire, composoit plusieurs récits mêlés à des danses, tantôt chez la Reine & tantôt chez Madame, & ces récits exprimoient, avec mystere, le secret de leurs cœurs, qui cessa bientôt d'être un secret. En 1662, ajoute cet illustre Ecrivain, on fit un Caroufel vis-à-vis des Thuilleries, dans une vaste enceinte qui en a retenu le nom *de la Place du Caroufel*. Il y eut cinq quadrilles. Le Roi étoit à la tête des Romains; son frere, des Persans; le Prince de Condé, des Turcs; le Duc d'Enguien son fils, des Indiens; & le Duc de Guise, \* des Américains. Tous ces divertissemens publics,

\* Il étoit petit fils du Duc de Guise le balafre. Ses aventures romanesques firent dire à ceux qui les voyoient courir avec le Prince de Condé; *voilà les Héros de la Fable & de l'Histoire.*

étoient autant d'hommages rendus à la Valliere. Confondue dans la foule, elle goûtoit le plaisir secret & flatteur de se voir adorée d'un des plus puissants Monarques de l'Europe. Louis XIV, à travers tous les regards attachés sur lui, ne distinguoit que ceux de sa Maîtresse. Le peu de vraisemblance, qu'un Souverain de vingt-trois ans, entouré des plus belles femmes de son Royaume, se fût décidé en faveur de Mademoiselle de la Valliere, fit croire aux Courtisans que Madame étoit l'objet de toutes ses galanteries.\* Cette Princesse, ambitieuse & coquette, le crut même quelque temps : mais on s'apperçut bientôt qu'elle ne servoit que de prétexte. Flattée des sentimens qu'elle s'imagina avoir inspirés au Roi, enorgueillie de la victoire qu'elle pensa avoir remportée sur toutes les autres femmes de la Cour, Madame ne se vit détrompée qu'avec douleur. Elle en conçut même un si vio-

\* Toute la Famille Royal fut alarmée de l'intelligence secrète qu'on crut remarquer entre Louis XIV & sa belle-Sœur. Le Roi ne fit que conserver pour elle un fond d'estime & d'amitié que rien ne put altérer. On fait que c'est à cette Princesse qu'on doit la Bérénice de l'illustre Racine.

lent dépit, qu'elle chercha chaque jour de nouvelles occasions de mortifier la Valliere. Toutes ces fureurs ne servirent qu'à allumer davantage la passion du Roi. Bientôt il n'en fit plus mystere. On raconte qu'un jour étant à la promenade dans le Parc de Versailles avec les principales Dames de la Cour, il survint une petite pluie: Louis XIV, sans s'embarasser des autres femmes, donna la main à la Valliere, & tint même long-temps son chapeau au dessus de sa tête de peur qu'elle ne fût mouillée. Madame vit avec impatience l'amour du Roi pour sa fille d'honneur, se manifester chaque jour par les témoignages les moins équivoques & les présens les plus magnifiques. Ce Monarque exigea que la Valliere, ornée de toutes ses pierreries, se présentât devant Madame. Cette Princeesse lui demanda en présence de Louis XIV, de qui elle tenoit ces bijoux. C'est moi qui les lui ai donnés, repartit brusquement le Roi. Madame ne répondit rien: mais elle en conserva dans le fond du cœur un ressentiment qu'elle

qu'elle se propoſoit de faire éclater lors que l'occasion lui paroîtroit favorable. D'abord elle se plaignit hautement de l'outrage qu'on lui faisoit, en choisſant ſa maison pour un commerce de cette nature. Elle communiqua ſes ſcrupules apparens à la Reine mere. \* Elles convinrent toutes deux qu'elles en parleroient à la Valliere. Elles la firent venir, & lui reprocherent, avec une dureté & une hauteur ſans exemple, d'exciter la diſcorde & le divorce dans le ſein de la Famille Royale. La Valliere conſuſe, deſeſpérée de recevoir tant d'humiliation, réſolut d'aller enſevelir ſa honte & ſa douleur dans le fond d'un cloître. Sans avoir communiqué ſon deſſein à qui que ce fût, elle ſe rendit aux Filles de Sainte-Marie, à Chaillot, & s'enferma ſeule pour pleurer en liberté. Le Roi apprend cette nouvelle, il eſt comme frappé de la foudre, il quitte les Ambaſſadeurs auxquels il donnoit audience,

\* Anne d'Autriche, veuve de Louis XIII, & mere de Louis XIV. Elle mourut à Paris, le 20 Janvier 1666, dans ſa foixante-cinquieme année. Elle étoit fille, ſœur, femme & mere de Roi.

monte à cheval, & court à toute bride à Chaillot. Il se présente devant Mademoiselle de la Valliere, qui, touchée de cette marque de tendresse, ne peut retenir ses larmes. Cet heureux Amant ressentit toute l'émotion qu'il caufoit. Après un assez long entretien, il conjura la Valliere de retourner à la Cour. Elle s'en défendit beaucoup, en alléguant les mortifications auxquelles elle étoit exposée. Le Roi lui promit d'y mettre ordre, & la sollicita de si bonne grace, qu'elle n'eut pas la force de résister à tant d'instances. Louis XIV la ramena en triomphe chez Madame, à qui il la recommanda comme la personne qui lui étoit la plus chere. Il avoit déjà pressé plusieurs fois la Valliere d'accepter une maison particuliere: mais elle l'avoit toujours refusée, en lui représentant que cet éclat feroit capable de la perdre & d'animer ses ennemis. Le Roi lui fit observer que c'étoit l'unique moyen de la soustraire aux persécutions qu'elle éprouvoit, & d'être à portée l'un & l'autre de se voir chaque jour

plus librement. Enfin, elle y consentit. On lui donna l'Hôtel de Biron, qu'on fit meubler de la maniere la plus riche & la plus somptueuse. Le Monarque ne s'entint pas là. Il gratifia le frere de la Valliere d'une charge considerable, & lui procura un mariage avantageux.

Madame, qui voyoit échouer toutes les entreprises qu'elle formoit pour rompre cette intelligence, fit part de ses chagrins à Olimpe de Mancini, Comtesse de Soissons. Celle-ci engagea le Marquis de Vardes, son Amant, à seconder Madame: le Comte de Guiche, fils aîné du Maréchal de Gramont, jeune homme plein d'esprit, de courage & d'audace, que Madame écoutoit favorablement, s'unit à eux. Ils espéroient que, s'ils parvenoient à faire éloigner la Valliere, ils resteroient les maîtres de la Cour. Ils s'imaginoient que, si par quelque moyen la jeune Reine pouvoit connoître les nouvelles amours du Roi, ce Prince se verroit bientôt forcé de renoncer à sa Maîtresse. Il doit paroître étonnant que la Reine

seule ne sût rien d'une intrigue qui occupoit toute la Cour : mais si l'on se représente la crainte & le respect que Louis XIV inspiroit à tous ceux qui l'approchoient, on ne sera plus surpris qu'aucun Courtisan n'ait osé découvrir ce secret. Chacun craignoit par une pareille indiscretion, d'encourir l'indignation & la vengeance du Monarque. C'est pour cela que les ennemis de la Valliere eurent recours à un artifice qui ne les compromit point. En conséquence, Madame, la Comtesse de Soissons & leurs Amans arrêterent que le plus sûr expédient pour réussir, étoit de faire parvenir à la Reine, comme de la part du Roi d'Espagne, une lettre qui l'instruisit de tout ce qu'elle ignoroit. De Vardes composa la lettre en François, de Guiche la traduïsit en Espagnol. La lettre parvint à sa destination, sans que personne se doutât pour lors d'où elle venoit. La Reine qui aimoit passionnément son mari, & qui en avoit été fort aimée dans la première année de son mariage, fut outrée de douleur. La Reine mère prit son parti. Le Roi furieux ne savoit qui

devoit être l'objet de son ressentiment. Il mit tout en usage pour le découvrir. Il s'adressa même au Marquis de Vardes en qui il avoit la plus aveugle confiance. Le Marquis feignant de la surprise, fit adroitement tomber les soupçons sur Madame de Navailles, Dame d'Honneur de la Reine, qu'il savoit n'être pas aimée du Roi. Ce Prince le crut. Madame de Navailles & son mari furent sacrifiés. Ils furent obligés de se démettre de leurs charges & de se retirer de la Cour. Le Marquis fâché au fond du cœur des défordres dont il étoit cause, considéra avec peine la profondeur de l'abyme où il avoit eu la foiblesse de s'engager : mais il n'étoit plus temps de reculer.

La jeune Reine toujours affligée de voir la Valliere occuper seule le cœur du Roi, porta ses plaintes à l'Ambassadeur d'Espagne : mais l'Ambassadeur, en habile Courtisan, sentit combien il étoit dangereux de se mêler d'une affaire aussi délicate, & sous quelque prétexte il refusa de s'en charger. Cette Prin-

cesse désespérant de ramener son mari, tomba dangereusement malade. Le Roi parut sensible à son chagrin : mais n'en demeura pas moins attaché à Mademoiselle de la Valliere, qui devenue enceinte, accoucha en 1666 de Mademoiselle de Blois. \* Quelques-temps après ses couches, il la fit Duchesse. Il voulut même qu'elle fût présentée à la Cour, & que les deux Reines la reçussent avec toute la distinction due à sa nouvelle dignité. Vu les dispositions où ces deux Princesses étoient à son égard, l'entreprise devoit hardie & la négociation difficile. Madame de Montausier, femme de beaucoup d'esprit & d'adresse, fut choisie pour la faire réussir : mais dans le même-temps la jeune Reine accoucha, & fut pendant quelques jours en très-grand danger. Cette Princesse voyant le Roi affligé de sa maladie, saisit l'occasion. Elle s'unit avec la Reine mere & son Confesseur, pour engager le

\* Marie-Anne de Bourbon, née en Octobre 1666, & légitimée le 13 Mai 1667, fut d'abord nommée Mademoiselle de Blois. De tous les enfans du Roi, elle fut la plus ressemblante à son pere. Elle épousa Armand de Conti, cousin du grand Condé.

Roi à marier la Valliere. Louis XIV voulant ménager l'état de la Reine, dit que si la Valliere y consentoit, il ne s'y opposeroit pas. On proposa ce mariage au Marquis de Vardes; mais ses liaisons avec la Comtesse de Soissons l'empêcherent de l'accepter.

Madame de son côté ne négligeoit rien pour dégoûter le Roi de sa Maîtresse. Elle donna à ce Prince un superbe divertissement, où elle fit trouver à dessein une femme d'une beauté remarquable, il n'y fit nulle attention. Son cœur étoit uniquement occupé de la Valliere, & les efforts qu'on faisoit pour l'en détacher, ne firent que la lui rendre encore plus chere. Il voulut voir s'il en étoit aimé comme il l'aimoit. Il feignit de rechercher plusieurs Dames de la Cour. On assure même qu'il alla plus loin avec l'une d'elles: mais cette intrigue ne fut pas de longue durée. Du moins la Valliere qui avoit beaucoup d'estime pour le Roi, & beaucoup de confiance en lui, parut l'ignorer; elle ne prit aucun ombrage des assiduités que son Amant rendoit à

d'autres Beautés célèbres. Son peu de jalousie piqua la vanité du Roi. Il se plaignit de son indifférence. La Valliere s'excusa, en disant qu'elle lui croyoit trop d'honneur pour manquer à ses sermens, & le cœur trop sensible pour cesser de l'aimer. Il y eut cependant, durant quelques jours, entre ces deux Amans un léger nuage, qui disparut bientôt pour faire place à de nouvelles preuves de leur passion. La Valliere trouva tant de plaisir dans ce raccommodement, qu'elle dit au Roi : *Sire, raccommodons-nous sans cesse. Ah ! plutôt*, répondit ce Prince, *ne nous brouillons jamais.*

Louis XIV malgré toutes ses recherches, n'avoit pu découvrir d'où venoit la lettre qu'on avoit écrite à la jeune Reine. Le hasard lui en révéla le mystère. Il apprit que le Comte de Guiche, malgré ses défenses, continuoit à rendre des assiduités à Madame : il le relégua à Marseille. Cette Princesse, pour se consoler de la perte de son Amant, forma quelque dessein sur Vardes : mais elle ne put jamais lui faire abandonner la Comtesse de

Soissons. Celle-ci fiere de ce succès, tint sur le compte de Madame des propos indiscrets qui lui parvinrent. Madame n'écoutant que son ressentiment, conçut le dessein de s'en venger à quelque prix que ce fût. Elle découvrit au Roi le secret de la lettre Espagnole, qu'ils avoient concertée ensemble. Ce Monarque irrité de se voir trahi aussi lâchement par ceux qu'il avoit le mieux aimés, envoya de Vardes dans un cachot à la citadelle de Montpellier, \* & exila la Comtesse de Soissons dans le Gouvernement de Champagne qu'avoit son mari. Madame fut la seule qui se sauva du naufrage; & de Vardes, qui étoit sur le point d'être fait Duc, vit ainsi toutes ses espérances s'évanouir.

Le Roi ne respiroit que pour adorer la Vallière. Tout le reste lui étoit indifférent : il ne se plaisoit

\* Le Roi qui aimoit de Vardes, s'appaîsa bientôt. On lui donna d'abord la Citadelle pour prison, & ensuite la Ville de Montpellier. Il eut enfin la permission d'aller de Montpellier à Aigues-Mortes. Ce Courtisan adoucit la rigueur de son exil, en s'appliquant à l'étude des Sciences où il acquit de grandes connoissances. Il mourut, aimé & regretté de toute la Province de Languedoc.

qu'avec elle. Il trouvoit tant de charmes dans sa conversation , que souvent il passoit de suite des jours entiers & la moitié des nuits à l'entretenir. Un jour qu'ils étoient enfermés ensemble , la Valliere ressentit tout-à-coup les douleurs de l'enfantement. Elles devinrent si pressantes , que le Roi n'eut pas le temps d'appeler du secours. Il se vit même dans la nécessité de l'aider à mettre au monde le Comte de Vermandois. \* Il prit à la Valliere une telle foiblesse , que pendant quelque-temps les Dames qui étoient survenues , la crurent morte. Le Roi étoit dans la plus violente agitation ; il ne la quittoit pas un instant. Il se faisoit servir auprès d'elle. La Valliere ne se rétablit que lentement. Elle en conserva même une maigreur excessive & une si grande foiblesse dans la moitié du corps , qu'elle ne

\* Louis de Bourbon , Comte de Vermandois , Amiral de France , né le 14 Mai 1667 , & légitimé le 22 Février 1669 , il mourut au siege de Courtray vers la fin de 1683. On a cru long-temps qu'il étoit le prisonnier de la Bafille , appelé *l'homme au masque de fer*. Quelques personnes le croient même encore aujourd'hui.

marchoit plus qu'avec peine. Rien cependant n'apportoit de changement à l'inclination du Roi. La Valliere occupoit toujours la premiere place dans son cœur. Ce Monarque ne cessoit d'avoir pour elle les égards les plus tendres & les plus distingués. Elle lui avoit fait présent d'un habit magnifique. Sensible à cette galanterie, il le porta long-temps; & quelques jours après, il lui envoya en échange une parure de diamans extrêmement riche. Le Roi un autre jour faisoit la revue de ses troupes à Vincennes, en présence des Ambassadeurs & des principaux Seigneurs de sa Cour; la Valliere s'y trouva. Dès que le Roi vit son carrosse, il alla lui parler, & resta pendant une heure & demie à la portiere le chapeau bas malgré la pluie. A quelques pas delà, il rencontra le carrosse des deux Reines, il les salua & ne s'arrêta pas.

On prétend qu'un soir, comme le Roi venoit de la quitter, & qu'elle étoit au lit depuis un instant, une

petite chienne qu'elle avoit se mit à aboyer. La Valliere d'abord ne fut point alarmée : mais lorsqu'elle entendit marcher quelqu'un dans sa chambre, elle se leva toute effrayée, & courut appeller du secours. On vint aussi-tôt : on visita par-tout : on ne vit personne ; mais on s'apperçut que les fenêtres étoient ouvertes, & on y trouva des échelles de cordes attachées. Une aventure aussi extraordinaire fit grand bruit. Le Roi promit, dit-on, jusqu'à dix mille louis à quiconque découvreroit les auteurs de ce complot. Ce fait est rapporté par la plupart des Historiens de la Valliere : il est du moins certain que dans le même-temps on lui donna des Gardes & un Maître-d'Hôtel, qui goûtoit de tout ce qu'on servoit sur sa table.

Après des témoignages aussi éclatans & aussi souvent réitérés, après une constance aussi soutenue, il sembloit que cette passion dût éternellement durer. Les deux Reines & Madame avoient inutilement tenté tous les moyens possibles de rompre l'union de ces deux Amans. Les autres femmes de la

Cour qui avoient des prétentions sur le cœur du Roi, s'intriguoient chaque jour, & chaque jour elles voyoient échouer toutes leurs entreprises. Madame de Montespan, femme d'une grande beauté, d'un caractère altier & impérieux, mais d'un esprit fin & délié, ne laissoit échapper aucune des occasions qui pût la faire valoir. Elle eut en même-temps l'adresse de donner à la Reine une grande opinion de sa vertu en communiant devant elle tous les huit jours, & de s'infinuer dans les bonnes graces de la Valliere, de maniere qu'elle ne la quittoit pas. Ainsi elle passoit sa vie avec le Roi, & employoit tous les moyens pour s'en faire aimer. On pense bien qu'il ne devoit pas être difficile d'y réussir à une personne que les scrupules n'arrêtoient point, & qui à la figure la plus aimable, joignoit l'esprit le plus séduisant. \* La Valliere avoit perdu l'éclat de la premiere jeunesse. Sa derniere couche, en altérant sa santé, avoit aussi enlevé une grande partie

\* Madame de Montespan dit à ceux qui lui annoncerent que le Pere la Chaise approuvoit le Roi de l'avoir quittée pour Mademoiselle de Fontanges : *Je savois bien que ce Pere la Chaise n'étoit qu'une chaise de commodité.*

de ses charmes. Le Roi n'avoit déjà plus pour elle le même empressement. A mesure que ce Prince se refroidissoit pour Mademoiselle de la Valliere, Madame de Montespan faisoit de nouveaux progrès sur son cœur. Sans cesse entourée d'Adorateurs, comme il lui étoit important de persuader au Roi qu'elle n'en écoutoit aucun, elle affectoit tous les soirs au coucher de la Reine où ce Prince se trouvoit souvent, de tourner en ridicule les propos que chacun d'eux lui avoit débités dans la journée. La Valliere, qui s'appercevoit que le Roi commençoit à la négliger, fut charmée de trouver dans Madame de Montespan, une Amie à qui elle pût confier ses chagrins. On vit entre ces deux femmes les apparences de l'amitié la plus étroite. Elle étoit sincere de la part de la Valliere, naturellement pleine de droiture & de bonne foi; mais il y avoit de la dissimulation de la part de l'autre, qui n'étoit pas de caractère à aimer une rivale, & qui ne careffoit la Val-

liere que pour la trahir. \* Elle paroïsoit cependant entrer dans ses intérêts, & partager ses douleurs. Elle affectoit pour elle une complaisance particuliere. Tantôt elle blâmoit le Roi de lui témoigner autant d'indifférence; tantôt elle pouffoit la fausseté jusqu'à lui proposer les moyens de le ramener. Assurée des dispositions de Louis XIV, elle savoit trop bien que l'amour ne revient jamais sur ses pas, & qu'en feignant de plaindre sa rivale, ses intérêts ne couroient aucun danger.

Le Roi venoit souvent chez Madame de la Valliere, mais c'étoit pour y voir Madame de Montespan. La Valliere prit d'abord ces visites pour son compte; mais elle ne tarda pas à revenir de son erreur, & à s'appercevoir qu'elle étoit la victime de sa confiance & de sa crédulité. Elle s'en plaignit au Roi avec douceur. Elle lui mit sous les yeux tout

\* Madame de Montespan avoit trahi la Valliere. On fait qu'elle le fut à son tour par la veuve Scaron, si célèbre depuis sous le nom de Madame de Maintenon.

ce qu'il avoit fait pour elle. Elle lui représenta ses sermens , sa tendresse passée. Elle lui répéta tout ce que la douleur & l'amour peuvent inspirer de plus touchant. „ Ah ! Sire , dit-elle , est-ce ainsi que „ vous m'avez promis de m'aimer ? Avez-vous pu „ rompre un lien que vous deviez toujours chérir ? „ Avec quelle tendresse cherchiez-vous autrefois à „ dissiper la trop juste crainte que j'avois de vous „ perdre ! Qu'est devenu ce temps où vous étiez „ persuadé qu'il n'y avoit que mon cœur au „ monde capable de ressentir tout l'amour que vous „ étiez-jaloux d'inspirer ? Espérez-vous en trouver „ jamais d'aussi tendre , d'aussi fidele que le mien „ Je ne fais , Sire , si j'aurai la force de supporter „ la perte de votre amour : mais je suis bien sûr „ que votre indifférence ne m'empêchera jamais de „ vous aimer toute ma vie. “ Le Roi incapable de feindre long-temps, lui répondit qu'il étoit vrai qu'il aimoit ailleurs : mais que rien ne pourroit altérer l'es-  
time

time & les sentimens qu'il se feroit honneur de lui conserver. Ce discours jetta le désespoir & l'accablement dans le cœur de la Valliere. La mort dans le sein, les yeux remplis de larmes, elle conjuroit le Roi de ne point l'abandonner : elle l'affuroit qu'elle ne pourroit survivre à cette cruelle séparation. Elle recommença vingt fois les plus tendres prieres. Ce fut en vain. Le Roi avoit pris son parti. Une des choses qui fait le plus d'honneur à cette Amante infortunée, c'est qu'étant éclaircie de son sort, elle montra à Madame de Montespan, une modération, une sérénité, qu'on ne devoit guere espérer d'une rivale. Il ne lui échappa aucune marque d'emportement, pas même une seule plainte contre elle. Elle supporta long-temps avec douceur l'humiliation de voir triompher celle qui l'avoit trahie ; & le plaisir de voir quelquefois Louis XIV, qu'elle aimoit toujours, la consoloit du chagrin de n'en être plus aimée. Madame

C

de Montepan adroite & ambitieuse, sentit qu'il ne lui étoit pas inutile de se concilier par des manieres prévenantes, la bienveillance des Courtisans, que la Valiere moins intéressée avoit trop négligés. Elle ne voyoit en se faisant aimer du Roi, que le plaisir de l'emporter sur les autres femmes, & de pouvoir disposer de tout à son gré. L'autre, avoit fait consister son bonheur à persuader à son Amant qu'elle l'aimoit uniquement pour lui-même. Elle ne lui avoit jamais demandé la moindre grace, ni pour elle, ni pour ses amis. Sa délicatesse alloit jusqu'à s'opposer fortement à tout le bien que le Roi vouloit lui faire. Enfin, lorsqu'elle vit que la Cour s'éloignoit d'elle pour aller encenser sa rivale, & qu'elle avoit perdu le cœur du Roi sans retour, sa douleur fut aussi excessive que son amour avoit été violent, & elle en eut même une maladie si dangereuse qu'on craignit pour sa vie. A peine sa santé fut-elle rétablie, qu'elle prit la résolution d'aller finir ses jours dans le Cloître. Elle choisit le

Couvent des Carmelites , de la rue Saint-Jaques à Paris , où elle se rendit le 2 Juin 1674. Et un an après , elle fit profession dans l'intérieur du Chapitre de ce Monastere , suivant l'usage de cet Ordre. Le lendemain , la Reine lui donna solennellement le voile noir. L'illustre Bossuet prononça un discours rempli de traits sublimes. Il sembloit par l'énergie des tableaux foudroyer la victime infortunée qui s'im-moloit volontairement. Je me figure dans ce moment le célèbre Fénelon à la place de l'Evêque de Meaux. Je me représente l'Archevêque de Cambrai par une éloquence douce & persuasive , jettant la consolation dans ce cœur tendre & désespéré , lui peignant un Dieu compatissant à nos foiblesses , & toujours prêt à pardonner aux larmes du repentir ; l'onction touchante d'un pareil Orateur n'eût-elle pas été plus conforme au caractere de la Valliere ? Quoiqu'il en soit , elle quitta les grandeurs avec une entiere résignation.

& vécut chez les Carmelites sous le nom de Sœur Louise de la Miséricorde, dans l'humiliation la plus profonde, & avec les témoignages les moins équivoques d'une sincère pénitence. Elle voulut d'abord se faire Sœur Converse; mais la Supérieure de ce Couvent ayant résisté à ses pressantes sollicitations, elle demanda la permission de les soulager dans leurs emplois les plus pénibles. Quoique d'une complexion foible & délicate, rien ne la rebutoit. Elle portoit continuellement la haire, le cilice, une ceinture de fer; & pour expier le plaisir qu'elle avoit eu autrefois à prendre des liqueurs, elle s'imposa pendant plusieurs années, la peine de ne boire qu'un demi verre d'eau par jour.\*

Dans quelque saison que ce fût, elle se levoit deux heures avant les autres, & passoit ce temps prosternée au pied des Autels, dans la posture la plus humble & la plus édifiante. Elle aimoit tendrement son

\* Elle observoit même si scrupuleusement le jeûne du Vendredi-Saint, que de toute la journée elle ne se permettoit point de prendre seulement une goutte d'eau.

frere : elle soutint cependant sa mort avec tant de fermeté d'ame, qu'elle ne donna aucune marque extérieure de sensibilité. Elle dit aux personnes qui l'exhortoient à soulager sa douleur par quelques larmes : *Il y a long temps que j'ai tout sacrifié, c'est sur moi seule qu'il faut pleurer aujourd'hui.* Et lorsqu'on lui annonça qu'elle n'avoit plus de fils, elle dit encore. *Je dois pleurer sa naissance encore plus que sa mort.* La Reine & plusieurs personnes de la Cour lui rendoient de fréquentes visites : tous ces honneurs l'importunoient. Pour s'y soustraire, elle supplia la Supérieure de la transférer dans la Maison la plus pauvre de l'Ordre, & la plus éloignée de Paris ; on ne voulut jamais y consentir. Enfin, cette vie austere lui attira de longues & de violentes infirmités, qu'elle supporta avec une constance héroïque. Elle s'étoit si bien endurcie à la douleur, qu'elle y étoit devenue insensible. Un jour la Supérieure voyant sa jambe gâtée par la gangrene, la grondade ne l'avoit pas avertie, elle répondit qu'elle

ne s'en étoit pas apperçue. La veille de sa mort elle se leva encore à trois heures du matin, pour aller rendre au Saint-Sacrement son hommage ordinaire : mais les forces lui manquèrent en chemin. On la mit au lit, d'où elle ne releva pas. Elle mourut le 16 Juin 1710, après trente-six ans de Religion, âgée de soixante-six ans moins deux mois. Ainsi finit cette Héroïne, aussi célèbre par sa tendresse que par ses austérités. Louis XIV ne fut jamais aimé plus véritablement qu'il le fut par elle ; & l'on n'a jamais vu de repentir plus sincère, ni de pénitence plus rigoureuse.

Madame de la Vallière étoit d'une taille médiocre, son corps étoit mince & délié ; elle boitoit un peu, & la petite vérole avoit laissé sur sa figure quelques taches légères. Mais sa physionomie étoit douce, ouverte, pleine de candeur & de sensibilité. Elle avoit la peau très-blanche, les cheveux châtain & les yeux noirs. Lorsqu'elle étoit libre, son humeur avoit de la gaîté & de la vivacité. L'habitude de vivre à la Cour n'avoit pu lui faire surmonter la timidité qui lui étoit

naturelle, & qui chez les femmes est ordinairement la compagne de la sensibilité. Son cœur étoit tendre à l'excès, généreux, compatissant, & singulièrement attaché à ses amis. La droiture & la franchise étoient dans toutes ses manières. Elle ignoroit naturellement l'art le plus nécessaire aux Courtisans, le talent de l'intrigue. Incapable de la moindre dissimulation, elle ne pouvoit la supposer dans les autres. Elle jouit de sa fortune sans orgueil, & souffrit sa disgrâce sans se plaindre. Le cœur du Roi fut la seule chose au monde qu'elle regrettât. Elle ne chercha jamais à nuire, & si elle eut des ennemis, elle ne mérita jamais d'en avoir. Son esprit étoit naturel, plein de graces, & orné par les Belles-Lettres. Ses discours avoient un charme qui la faisoit écouter avec un plaisir inexprimable. La Poésie, cet amusement des âmes sensibles, avoit souvent occupé ses loisirs. On prétend que lorsqu'elle étoit à la Cour, elle composoit des vers avec facilité; & lorsqu'elle fut retirée du monde,

on publia sous son nom un petit livre intitulé : *Réflexions sur la Miséricorde de Dieu*; cette brochure imprimée en 1680, actuellement fort rare, eut alors beaucoup de vogue. Elle respire le dégoût du monde & l'amour de Dieu. La Valliere s'y compare souvent à la Magdeleine, elle demande pardon à l'Être suprême des dérèglemens de sa vie passée. Cependant on y voit encore qu'elle n'a point entièrement oublié son auguste Amant, & qu'il lui en coûtait quelquefois de grands efforts pour en éloigner le souvenir.

„ Je ne me flatte point, dit-elle, d'être morte à mes  
„ passions, pendant que je les sens revivre plus forte-  
„ ment que jamais dans ce que j'aime plus que moi-  
„ même, ( elle parle du Roi ) & d'autant plus dange-  
„ reusement, que mon amitié, qui semble me vouloir  
„ justifier, m'empêche d'écouter la raison, & de sui-  
„ vre les saintes inspirations de mon Dieu. “ Ce pas-  
sage singulier peut servir de fondement à l'Héroïde  
qu'on va lire.



LETTRE  
DE LA DUCHESSE  
DE LA VALLIERE  
A LOUIS XIV.

Quelle est donc, juste Ciel! cette lugubre enceinte?  
Je vois par-tout regner le deuil & la contrainte.  
Reine hier, je marchois sous ces lambris dorés,  
Où pareils à des Dieux les Rois sont adorés;  
Où Louis tient le sceptre; où la magnificence  
Annonce à tous les yeux sa gloire & sa puissance;  
Où dans l'éclat trompeur des beaux jours qui m'ont luf  
Je partageois l'encens qu'on brûle devant lui.

## 42 LA DUCHESSE DE LA VAILLIERE

Où suis-je maintenant ? O funeste contraste !  
Ce n'est plus des grandeurs l'opulence & le faste ;  
C'est d'un cloître indigent l'affreuse austérité.  
Dans ce sombre réduit par la crainte habité,  
Où bénissant en paix le saint joug qui l'opprime,  
La modeste vertu pleure ainsi que le crime,  
Toute entiere à mes feux, en proie à mes douleurs,  
Hélas ! depuis un jour, mes yeux baignés de pleurs  
N'ont encore apperçu que des objets funebres.  
Cette lampe qui luit à travers les ténèbres,  
Ce calme, ces tombeaux, ces lamentables chants,  
Tout porte la tristesse & l'effroi dans mes sens.  
Et c'est-là, cependant, que plaintive, éplorée,  
A jamais des humains je vivrai séparée ;  
Et que changeant en deuil ces superbes atours,  
Je vais au Roi des Rois offrir mes tristes jours.  
De la pompe du Louvre ici que tout differe !  
Moi, languir dans un cloître ! ô Ciel ! que viens-je y faire ?  
Moi, dompter mon amour ! moi, prononcer des vœux,

Ah ! plutôt... Mais hélas ! fais-je ce que je veux ?  
 Avant de consumer cet affreux sacrifice,  
 Que d'efforts sur mon ame il faudroit que je fisse !  
 Que dis je ?... Quelques maux qu'il puisse m'en coûter,  
 Il faut bien m'y résoudre... & je vais tout quitter.

Grand Prince, ce parti qui seul me reste à prendre,  
 Après tous mes malheurs ne doit plus vous surprendre.  
 J'ai vu s'éteindre un feu qui ne dut point finir.  
 J'ai cessé de vous plaire... Il faut bien m'en punir.  
 Hélas ! j'avois si bien prévu votre inconstance,  
 Que de mes surveillans trompant la vigilance,  
 Au fond d'un cloître un jour je courus me cacher.  
 Vous-même dans l'instant vîntes m'en arracher.  
 On croit tout, quand on aime : agneau foible & timide,  
 Je suivis sans effort un si dangereux guide.  
 Qu'il vous en coûtâ peu pour vaincre mes refus !  
 Mais vous m'aimiez alors... Et vous ne m'aimez plus.

Louis, est-il bien vrai qu'au mépris de mes larmes,  
 Pour toi le changement ait aujourd'hui des charmes ?

Quelle est donc la Beauté qui me ravit ta foi ?

Hélas ! en est-il une aussi tendre que moi ?

Se peut-il qu'en un jour mes foiblesses passées

Soient de ton souvenir à jamais effacées ?

As-tu pu sans pitié percer ce triste cœur,

Ce cœur infortuné dont tu fit le bonheur ?

Un jour me disois-tu, las du pouvoir suprême,

„ Que rarement un Prince est aimé pour lui-même ;

„ L'amour, le tendre amour qui me tient sous ta loi

„ Peut seul me consoler du malheur d'être Roi.

„ Oui, périffe le Ciel & la nature entière,

„ Si je cesse un instant d'adorer la Valliere. „

Eh quoi ! par tes sermens tant de fois outragé

Ce Ciel subsiste encore.... & ton cœur est changé.

D'où vient, cruel Amant, ne te suis-je plus chère ?

Qu'ai-je fait ? Par quel crime ai-je pu te déplaire ?

Ingrat, tout mon malheur est de te trop aimer.

Que dis-je ? A mon exil peux-tu t'accoutumer ?

Dans quel sein voudras-tu, si tu brise nos chaînes,

Épancher désormais tes plaisirs & tes peines ?  
Consulte bien ton cœur : la vie hélas ! sans moi  
Peut-elle avoir encore quelque douceur pour toi ?  
Eh bien ! si la pitié ne peut rien sur ton ame,  
Du moins cede à la voix de l'honneur qui t'enflâme.  
Lorsque la vérité, ce grand Juge des Rois,  
Viendra chez nos neveux faire entendre sa voix,  
Quand l'Histoire peindra ces rapides conquêtes,  
Ces spectacles brillans, & ces superbes fêtes,  
Ces pompeux monumens élevés par tes mains,  
Chefs-d'œuvres immortels qu'enviroient les Romains,  
Les Arts ressuscités, l'abondance en nos Villes,  
Ta sagesse étouffant les discordes civiles,  
Les grands-hommes en foule accourant à ta voix,  
Et l'Europe à genoux te demandant des loix :  
Alors de nos erreurs on parlera peut-être,  
On dira quel penchant en mon sein tu fis naître.  
On saura que ce Roi par-tout victorieux,  
Ce Roi si bienfaisant, si grand, si glorieux

Pour moi seule eut une ame inflexible, cruelle,  
Qu'il trompa fans pitié ce cœur tendre & fidele;  
Et que me punissant de l'adorer toujours,  
Il s'étoit fait un jeu d'empoisonner mes jours.  
Veux-tu de cette tache obscurcir ta mémoire?  
Veux-tu que l'avenir en admirant ta gloire  
Dise: Louis fut grand: mais parjure & trompeur,  
Il ne mérita pas de conserver un cœur.  
Cher Prince, cher objet de ma flamme insensée,  
Oui, tu regnes toujours au fond de ma pensée.  
Toi jadis allarmé de mes moindres ennuis,  
Peux-tu m'abandonner dans l'état où je suis?  
Une Amante pour toi descend à la priere;  
Qui, cher Prince, à tes pieds vois tomber la Valliere.  
Rends-moi ton cœur; ta foi: viens, je te tends les bras.  
Viens partager mes feux... Pourquoi ne viens-tu pas?  
Mes prieres, mes pleurs, eh quoi! rien ne te touche.  
Tu ne fus pas toujours si dur & si farouche.  
Mais j'ouvre enfin les yeux; le Ciel veut m'éclairer.

Si tu séduis les cœurs, c'est pour les déchirer.  
Pardonne.. Je m'égare ... Et je devrois peut-être  
Dans l'infidèle Amant, respecter plus le Maître;  
Eh que font à mes maux, la grandeur & le Roi?  
Je ne vois qu'un mortel insensible, sans foi,  
Qui rompant les doux nœuds où j'étois asservie,  
M'arrache avec son cœur le bonheur & la vie.  
C'en est fait : sur la terre il n'est plus rien pour moi;  
Cruel, en te perdant, je perds tout avec toi.

Aux favoris des Rois cette épreuve est commune.

J'ai vu jadis la foule assiéger ma fortune.  
Aujourd'hui loin de moi tout s'éloigne, tout fuit :  
Tout enfin m'abandonne à l'horreur qui me fuit.  
D'obscurs infortunés ont au moins l'avantage  
De trouver dans leurs maux un cœur qui les partage;  
Et moi, dans ce haut rang qui fit tous mes malheurs,  
Je n'ai pas une main pour essuyer mes pleurs.  
Dieu ! quel songe eut jamais un réveil plus funeste !  
Le triste souvenir est tout ce qui m'en reste.

J'ignorois jusqu'ici combien il est affreux  
De perdre le seul bien qui peut nous rendre heureux.

Quand l'amour de ton cœur m'offrit le sacrifice,  
Ai-je pour te séduire, employé l'artifice ?

Par quel aveuglement me laissai-je charmer ?

Je crus que pour te plaire il suffisoit d'aimer :

Je suivis mon penchant. Hélas ! pour toute adresse

Je laissai sans détour éclater ma tendresse.

Quoi ! tandis qu'à tes vœux la Cour de tous côtés

Offroit un choix facile entre tant de Beautés ,

Quel charme à tes regards distingua la Valliere !

Chacune avoit ses droits : l'une orgueilleuse & fiere

Vantoit son rang superbe & l'autre ses attraits.

Toutes de l'art de plaire épuisoient les secrets :

Moi, je n'eus qu'un cœur tendre, & je fus préférée.

Adorant le mortel dont j'étois adorée,

Je pensois que l'amour conduisoit au bonheur.

Comme je me plaisois à chérir mon erreur !

Tes larmes, tes sermens, je crus tout, & mon ame

Avec

Avec sécurité se livroit à ta flamme.

Oui sûr de ta foi, je ne redoutois rien.

Qu'on abuse aisément un cœur tel que le mien!

Par un chemin de fleurs, conduite dans l'abyme,

J'ignorois en tes bras que l'amour fût un crime.

Mais que j'ai payé cher ce dangereux plaisir!

Ah! pour m'abandonner falloit-il me choisir?

J'ai mérité mon sort: le Ciel en sa colere,

M'a sans doute inspiré le desir de te plaire.

Et comment résister? je voyois à la fois

Des Amans le plus tendre & le plus grand des Rois

Déposer à mes pieds son cœur & son Empire.

Cependant tu le fais & j'ose encor le dire,

La tendre la Valliere, en payant ton ardeur,

N'a jamais dans le Roi recherché la grandeur.

Si tu peux en douter, descends du rang suprême

Et tu verras alors si c'est bien toi que j'aime.

Je ne vis que ta flamme, & mon cœur amoureux,

50 LA DUCHESSE DE LA VALLIERE

Insensible à tes dons, ne céda qu'à tes feux.  
Tu me tins lieu de tout. En vain cette Jeunesse  
Fait briller à nos yeux la grace, la noblesse,  
Par sa démarche auguste & ce front si charmant  
Louis est de sa Cour le plus bel ornement.  
O vous, qui fiers des droits d'une illustre naissance,  
D'un Monarque superbe étalez la puissance,  
Grands, de vos titres vains cessez d'être jaloux.  
Quand mon Amant paroît, il vous éclipe tous.

Louis, de mes erreurs, oui tu fus la première,  
C'est toi, c'est encor toi qui feras la dernière.  
En vain cherchant la paix & fuyant les Mortels,  
Je viens me dévouer au culte des autels;  
Dans le fond de mon cœur ton image attachée,  
Non, jamais par le temps n'en peut être arrachée.  
Ingrat, connois ce cœur dont tu trahis la foi,  
Malgré ton inconstance, il brûle encor pour toi.  
Oui sans cesse... Ah plutôt ! que ne puis-je moi-même

Comme toi sans effort oublier ce que j'aime ?  
Moi, cesser de t'aimer ! eh ! le puis-je jamais ?...  
Hélas ! c'est vainement qu'au Ciel je le promets.  
D'un souvenir si cher sans cesse poursuivie,  
Dans quel affreux tourment dois-je traîner ma vie ?  
Oui, l'amour en mon sein signalant la fureur  
Accroît à chaque instant ma flamme, mon erreur,  
Et ce penchant fougueux ressemble en son ivresse  
A la vague qui fuit & qui revient sans cesse !  
La retraite, la paix, le silence, la nuit,  
Tout retrace à mon cœur l'ingrat qui t'a séduit.  
Dieu témoin de mes pleurs, pardonne à ma foiblesse.  
C'est le dernier éclat d'un amour qui te blesse.  
Pardonne... Mais hélas ! près de suivre ta loi,  
Tout pour m'en écarter conspire contre moi.  
Grand Dieu, puis-je oublier que le Ciel m'a fait mere ?  
Et quand je songe aux fils, puis-je oublier le pere ?  
Ose voir sans frémir, quand je me donne à Dieu,  
Le pénible fardeau qu'on m'impose en ce lieu.

Des maux les plus amers avaler le calice ;  
Avoir pour ornemens la haire & le cilice ;  
D'un bonheur qui n'est plus , garder le souvenir ;  
Redouter à la fois le présent , l'avenir ;  
Aux plus humbles emplois se complaire à descendre ;  
Jeûner , prier , veiller ou dormir sous la cendre ;  
Brûler d'un feu secret qu'on voudroit étouffer ;  
Le combattre sans cesse , & n'en point triompher.  
Est-ce là le destin que je devois attendre  
Des sermens d'un Monarque & d'une ardeur si tendre ?  
Sont-ce là ces festins , ces spectacles , ces jeux ,  
Interprètes discrets de nos paisibles feux ,  
Où sous un voile heureux tranquille & triomphante  
Je goûtois en secret les plaisirs d'une Amante ?  
Et je suis dans ces lieux ? quel étrange séjour  
Pour un cœur encor plein des erreurs de l'amour !  
Sur quel fragile bien notre bonheur se fonde.  
Où fuirai-je ? où cacher ma tristesse profonde !  
Irai-je m'exposer par un lâche retour ,

A la fausse pitié d'une fuperbe Cour ?  
Irai-je, éternifant une douleur fatale,  
De mes pleurs à tes yeux embellir ma rivale ;  
Et témoin de tes feux, fur mes propres débris  
Élever fon triomphe, & souffrir fes mépris ?  
Non, non, fachons plutôt, quand Louis me délaisse,  
Dans ce cloître enfermer mes maux & ma foiblesse.  
Loin des yeux importuns, j'y goûterai du moins  
La funeste douceur de pleurer fans témoins.  
Peut-être auffi le temps, la retraite, l'abfence,  
Me feront retrouver la paix & l'innocence.  
Que dis-je ? Quand l'amour de mes larmes vainqueur  
En farouche tyran regne au fond de mon cœur,  
Quand toujours plus ardent ils'allume en mes veines ;  
Puis-je former, grand Dieu, ces efpérances vaines ?  
Ah ! pour calmer un cœur dévoré de mes feux,  
Que fervent la retraite & l'abfence & les vœux ?  
Dans le vain tourbillon où ce monde frivole  
En d'inutiles jeux perd un temps qui s'envole,

L'amour ne peut lancer que des traits impuissans.  
Le plaisir, la douleur, tout glisse sur les sens :  
Mais dans la solitude, au fond de la retraite  
Notre ame toute entiere au bien qu'elle regrette  
Ne respire, ne voit, ne sent que ses malheurs :  
C'est là qu'avec ivresse on s'abreuve de pleurs :  
Que l'amour exerçant un tyrannique empire  
Enfonce dans les cœurs le trait qui les déchire ;  
Et qu'enfin les regrets, les larmes, les combats  
Ne font qu'approfondir l'abyme sous nos pas.

O vous, qui, dès l'enfance au Seigneur consacrées  
Vivez encor par choix sous ces voûtes sacrées ;  
Vous, dont la voix touchante & les tendres accens  
D'un cœur pur & soumis accompagnent l'encens ;  
Chastes Sœurs, de l'Amour vous ignorez l'empire.  
Sur vos tranquilles fronts l'innocence respire :  
Quelquefois cependant je vous vois soupirer.  
Hélas ! vous n'avez point mes fautes à pleurer.

O LOUIS, le destin pour moi seule barbare  
Veut enfin que mon cœur du vôtre se sépare,

C'en est fait réprimant de transports superflus  
 Puisque vous l'ordonnez, je ne vous verrai plus ;  
 Cependant la Valliere à plaire accoutumée  
 A besoin, je le sens, d'aimer & d'être aimée.  
 Dieu seul, Dieu qu'en ce jour je choisis pour époux  
 Doit regner sur un cœur qui ne vit plus pour vous.  
 Dans ce tombeau sacré, dont l'horreur m'épouvante,  
 Il faut donc pour jamais m'ensevelir vivante.  
 Pour jamais enchaînée en ce triste séjour  
 Je verrai donc sans vous naître & mourir le jour !  
 Qu'à regret je fléchis sous le joug qui m'opprime !  
 Le repentir n'est-il qu'une impuissance au crime ?  
 Eh quoi ! toujours promettre & toujours différer !  
 De ces délais cruels quel bien puis-je espérer ?  
 Et je balance encor, quand peut-être lui-même  
 Dieu m'a tantôt dicté sa volonté suprême.  
 Vous le dirai-je, ô Ciel ! dans l'horreur de la nuit,  
 Lasse enfin de chercher un repos qui me fuit,  
 Errante en ce desert, incertaine, égarée

Pour calmer les tourmens dont je suis déchirée,  
Tant le remords affreux trouble un cœur criminel!  
Je venois dans ce Temple implorer l'Éternel.  
Un jour foible éclairoit ce lieu paisible & sombre:  
Je vois ou je crois voir dans l'épaisseur de l'ombre  
Des fantômes couverts de funebres lambeaux  
Tout-à-coup s'élever du gouffre des tombeaux  
Tremblante, je veux fuir... Une voix qui s'élançe  
De la profonde nuit interrompt le silence.  
A cette horrible vue, à ces tristes accens,  
Une-morne frayeur glace aussi-tôt mes sens:  
Je tombe, & sans secours, pâle, froide, éperdue,  
Sur le marbre long-temps je demeure étendue.  
Ces spectres, cette voix, & je n'en puis douter,  
Par un ordre du Ciel m'ordonnoient de quitter  
Les charmes mensongers de ce monde profane  
Et d'étouffer en moi le penchant qu'il condamne.  
Eh bien! pour plaire à Dieu; ce superbe vainqueur,  
Pour ne plus rien aimer, je vais briser mon cœur;  
Me

Me vaincre. Oui, je le veux... Ou du moins je l'espere.  
 Juste Ciel ! dans l'erreur de mon regne prospere,  
 Je ne prévoyois pas qu'il me faudroit un jour  
 Desirer comme un bien de n'avoir plus d'amour.

Hélas ! prête à former ma chaîne douloureuse,  
 Je tremble, je frémis... Que dis-je, malheureuse ?  
 Ce lieu me doit-il donc inspirer tant d'effroi ?  
 Quand tout ce qui m'est cher n'existe plus pour moi ;  
 Quand rien ne peut guérir ma blessure profonde,  
 Eh ! quel nœud désormais peut m'attacher au monde ?  
 Allons, parmi ses Saints, Dieu m'appelle... Et j'y cours  
 Pour me vaincre, grand Dieu, prête-moi ton secours.  
 Viens d'une heureuse ardeur enflammer mon courage.  
 Hélas ! roseau fragile, agité par l'orage,  
 Je languis, je succombe & je péris sans toi.  
 Viens mettre une barriere entre Louis & moi.  
 Éloigne un souvenir que je crains & que j'aime.  
 En un mot, Dieu puissant, sauve-moi de moi-même ;  
 Triomphe, & pour jamais dans ce cœur combattu

58 LA DUCHESSE DE LA VALLIERE , &c.

Fais rentrer, s'il se peut; la paix & la vertu.

Soutiens mes pas tremblans, ô mon Dieu, je t'implore.

Mais quel feu chaste & pur m'embrase & me dévore!

Mes yeux s'ouvrent. Je sens qu'un pouvoir immortel

M'arrache à ma foiblesse & m'entraîne à l'autel.

Pour expier enfin des erreurs si fatales

Je vais ceindre mon front du bandeau des Vestales.

Oui, dans le sein de Dieu je me jette aujourd'hui:

Adieu, Prince; il est temps de n'aimer plus que lui.

Ma raison autrefois d'un vain songe occupée

Des faux plaisirs du monde est enfin détrompée.

Adieu: que votre sort soit plus doux que le mien!

En renonçant à vous, hélas! je sens trop bien

Que je n'ai pas long-temps à souffrir la lumière.

Puissez-vous ne jamais regretter la Valliere!

C'en est fait: pour toujours je me consacre à Dieu,

Cher Prince, & je vous dis un éternel adieu.

F I N.



AB-22 <sup>15</sup>/K<sub>v</sub> 13  
S

X 2745793





ques jours à leurs maisons de campagne, car c'est à qui nous aura; après s'être disputé la préférence le plus plaisamment du monde, *Faquinetti* s'est emparé de la belle *Adaté*, & j'ai été le partage de *Sacripanté*, à condition qu'ils changeraient le lendemain, & que le troisième jour nous nous rassemblerions tous quatre. *Déra* était du voyage. Je ne fais comment te conter ce qui nous est arrivé. Je vais pourtant essayer de m'en tirer.

Ici finit le manuscrit des lettres d'*Amabed*. On a cherché dans toutes les bibliothèques de Maduré & de Bénarès la suite de ces lettres. Il est sûr qu'elle n'existe pas.

Ainsi, supposé que quelque malheureux faussaire imprime jamais le reste des aventures des deux jeunes Indiens, *nouvelles lettres d'Amabed*, *nouvelles lettres de Charme des yeux*, *réponses du grand brame Shattasid*, le lecteur peut être sûr qu'on le trompe, & qu'on l'ennuie comme il est arrivé cent fois en cas pareil.

# LETTRE

DE LA DUCHESSE

DE LA VALLIÈRE

A LOUIS XIV,

PRÉCÉDÉ D'UN ABRÉGÉ DE SA VIE.

Par M. BLIN DE SAINMORE.

*Quid delubra juvant?*

*Quid vota furentem,*  
Virg. *Enéid.* Lib. 14.

